

Les Compagnons de la Chanson un spectacle sans une ride

Une soirée avec les « Compagnons de la Chanson » c'est à chaque fois un rendez-vous d'amour entre ces garçons blanchis sous le harnois du chant choral et du music-hall et un public qui depuis trente ans les porte dans son cœur et pour toujours.

Mais à l'idée de ces retrouvailles dont on se fait une fête dans les familles un mois à l'avance, voici que depuis quelques années surgit une interrogation qui fait mal et qu'on n'ose à peine formuler : « Les retrouverons nous aussi dynamiques, aussi gais, aussi jeunes ? »

Le traître mot est lâché mais il le faut bien : le temps qui passe n'épargne personne c'est bien connu, même ceux dont le métier consiste, de l'autre côté de la rampe à le clouer sur scène l'espace d'une soirée, à prendre sa place et si intensément, que lorsque le spectacle est bon les spectateurs perdent la notion de ce temps que des saltimbanques de talent ont mis K.O. pour quelques heures.

QUEL TALENT ET QUEL PUBLIC !

Eh bien samedi soir au théâtre de Bourg, dès le lever de rideau, le public a été rassuré : malgré les cheveux gris et la ride assassine les « Compagnons » n'ont pas vieilli au plan du spectacle et du faire valoir de l'œuvre. Pourquoi ? Parce qu'ils ont toujours le même amour de leur métier (ça crève les yeux et la scène), parce qu'ils croient à ce qu'ils font aussi minutieusement qu'il y a cinq lustres et surtout parce qu'ils ont su conserver cette jeunesse du cœur qu'ils portent en eux et qu'ils expriment du geste, de la voix, de la mimique comme une profession de foi et un défi.

Quel talent Seigneur et quel métier, mais aussi de l'autre côté de la fosse quel public ? A plusieurs reprises je l'ai regardé durant le spectacle car le spectacle était aussi dans la salle, une salle silencieuse, attentive et ravie, partie prenante depuis le début de cette grande fête de la chanson de toujours au service du sketch roi.

Oui quel public. Il a dans sa grande majorité l'âge des Compagnons, parfois moins et parfois plus, ce public en or qui a vieilli en même temps qu'eux et qui sait que « ses jeunes années courent dans la montagne » et que pour lui aussi, comme pour Jean Nicot la cloche sonnera trois fois.

Le grand art des Compagnons c'est également, au fil des ans, d'avoir su écarter les chansons qui ne faisaient plus le poids où qui réclamaient de jeunes interprètes et de faire confiance aux textes et aux musiques de qualité, adoptés par le public ou ajoutés par eux à leur répertoire, tout en mêlant constamment les genres.

Ça aussi c'est un de leur secret.

Le temps passe inexorablement, et c'est terrible, et il faut chanter cette grande désespérance vieille comme le monde, mais place au rire maintenant et à la joie sans problème avec « la fête au village » et « l'homme orchestre ».



« LA GRANDE DAME » EMOUVANT HOMMAGE A EDITH PIAF

Et voici que « la chorale » arrive en renfort avec Gaston en abbé de comédie et c'est maintenant, le tour du jazz et de Saint-Germain-des-Prés au rythme endiable du « temps des étudiants ».

« Compagnon, cum panis, celui qui mange le même pain, tu connais bien ton public et tu lui en sers de toutes les fournées et de toutes les couleurs. Après le pain de la joie et du burlesque tu lui assènes celui du désespoir et du regret avec la longue plainte du galérien auquel sa mère disait, quand il était petit d'être sage « car dans les prisons il y a des grilles ». Et puis maintenant Compagnon c'est ton passé que tu mets en scène avec « la grande dame », ce cri d'amour et cet hommage à Edith Piaf qui fut aussi Compagnon, ton Compagnon, des premiers jours, en robe noire avec sa petite croix au cou ».

Oui quel métier, quelle science du chant choral (qui est la poutre-maîtresse de l'ensemble, on l'oublie parfois) quel maîtrise de l'instrument mais aussi quel comédien que le Compagnon au service

d'une mise en scène que ne met jamais en échec la forêt des micros, l'armée des instruments, la foule des accessoires.

Et par dessus tout cela, ce pont mystérieux et invisible qui enjambe la fosse et permet cette communication incomparable entre la scène et la salle, entre ces troubadours modernes qui donnent chaque soir la même fête et ces publics quotidiennement renouvelés et qui sont les mêmes cependant, leurs applaudissements toujours renouvelés en témoignent.

Et samedi soir le soliste Fred Mella a voulu (il le veut aussi ailleurs mais ça n'a pas d'importance) que le contact soit plus concret, plus palpable et il a demandé à la salle de reprendre au refrain « Je reviens chez nous ». Et la salle ne s'est pas fait prier. Elle a chanté, elle a chanté juste : « Fais du feu dans la cheminée, je reviens chez nous ».

« Compagnons vous aussi vous pouvez revenir ici et ailleurs, car vous êtes partout chez vous. Et ça c'est formidable et ce n'est le privilège que d'un petit nombre d'artistes.

Sans doute parce que ça se mérite... »

Robert FERROUD